

*Michel Butor*

MATIÈRE DE RÊVES V  
ET DERNIER

**Mille  
et un plis**

*Le Chemin*

---

*nrf*

**Gallimard**









.

*pour les obstinés*





# I

Je suis dans une cuve sans être aucunement vêtu. Je flotte là-dedans sur un grand lac, et suis tout étonné d'y voir encore plusieurs hommes tout nus comme moi et portés dans de pareils vaisseaux. Ils viennent de je ne sais où par un petit canal et sont à la fin en si grande quantité que j'ai peur que leurs cuves entourent de telle sorte la mienne qu'elle n'ait plus d'espace pour voguer. Mais ce n'est pas là encore ce qui me donne le plus de martyre, car j'ai bien autre chose à penser. Il y a un trou à ma nef où il faut que je tienne toujours les mains, craignant que l'eau entrant par là me fasse noyer. La misérable consolation que j'ai c'est que tous les autres sont dans une semblable peine. Au même instant il tombe du ciel une certaine pluie de concombres, melons, cervelas et saucisses que nous n'osons presque ramasser de peur de donner cependant passage à l'eau. Ceux que la faim presse prennent ce qu'ils peuvent d'une de leurs mains, tenant toujours l'autre à l'ouverture. D'autres plus goulus et plus inventifs font servir leur sexe de bondon et se mettent à rafler des deux mains la douce manne qui tombe. Moi qui d'abord n'ai rien fait d'autre qu'ouvrir la bouche pour en faire un égout à la pluie, je prends la hardiesse de faire tout de

même qu'eux et leur imitation me réussit fort bien. Ho! le malheur pour quelques-uns de mes compagnons qui me veulent ensuivre! Leur pauvre pièce est si menue qu'au lieu de bondon elle ne pourrait servir que de fausset; de sorte qu'ils sont pitoyablement noyés. Je suis transporté sur les bords du Rhin. En face de moi se trouvent des rocs sinistres dont la perspective s'ébauche dans l'ombre. Traces de dinosaures dans la boue au long des fleuves de laves parmi les cendres de sigillaires dévastées par la tornade, nuages. . . . .

Leur pauvre pièce est si menue qu'au lieu de bondon elle ne pourrait servir que de fausset; de sorte qu'ils sont pitoyablement noyés. Moi qui ne crains pas que ce malheur m'advienne, parce que je suis fourni autant que pas un de ce qui m'est nécessaire, je n'ai point d'autre souci que de me remplir le ventre de saucisses, qui me semblent un délicieux manger. En étant tout rassasié, je m'amuse à contempler une belle île qui est au milieu de notre lac et où je vois des nourritures bien plus exquises que celles dont je me suis saoulé. Voyant que je ne puis gouverner mon vaisseau à volonté à cause que je n'ai point d'avirons, je me jette dans le lac à corps perdu afin de nager jusqu'à l'île, mais je porte la peine de mon imprudence, car cette terre que je croyais fort proche est fort éloignée, et elle recule à mesure que je m'avance comme si elle nageait comme moi. Le désespoir d'y aborder jamais anéantit mes forces, et mon corps

n'étant plus soutenu par le mouvement de mes bras ni de mes pieds, je suis englouti des flots qui s'élèvent en même temps, aussi impétueux que ceux d'une mer. Me voici dans le ciel. Je le reconnais à voir les astres qui reluisent aussi bien par-dessus que par-dessous afin d'éclairer ces voûtes. Ils sont tous attachés avec des boucles d'or; de belles dames, qui me semblent des déesses, en viennent défaire quelques-uns qu'elles lient au bout d'une baguette d'argent, afin de se conduire en allant vers le quartier de la Lune, parce que le chemin est obscur en l'absence du Soleil qui est autre part. De cette coutume de déplacer ainsi les étoiles provient que les hommes en voient quelquefois aller d'un lieu à un autre. Monsieur Firmin rassure Isabelle dans la lumière rouge de la foire du port. « Il va venir, ne vous inquiétez pas, il va sûrement venir. » L'horizon fait le gros dos comme un fauve tandis que les troupeaux dévalent parmi les haies dans les chemins creux mouchetés de touffes de laine, nuages. En face de moi se trouvent des rocs sinistres dont la perspective s'ébauche dans l'ombre. J'entre dans une maison riante, dont un rayon de soleil couchant traverse gaiement les contrevents verts que festonne la vigne. Il me semble que je rentre dans une demeure connue, celle d'un oncle maternel, peintre flamand, mort depuis plus d'un siècle. Village de ruches parmi les ombelles au creux de la carrière abandonnée entre les tas de bûches qu'enlacent ronces, clématites et viornes au bord des tourbières, nuages. Il est deux ou trois heures du matin; je me promène

seul dans les rues. Je rencontre un ami qui a, je crois, plusieurs courses à faire, je lui dis que je l'accompagne et profiterai de la voiture pour faire une course personnelle. Arènes avec foule en chemises claires, chapeaux gris et noirs, éventails, mantilles, garçons passant plateaux de limonades et glaces, envols d'écharpes, fumées de cigares, nuages. . . . .

De cette coutume de déplacer ainsi les étoiles provient que les hommes en voient quelquefois aller d'un lieu à un autre. Je suis ces bonnes déesses comme mes guides; une se retournant m'aperçoit et me montre à ses compagnes qui toutes viennent me souhaiter bienvenue et me faire des caresses si grandes que j'en suis honteux. Les mauvaises, elles ne font guère durer ce traitement, elles songent quel supplice rigoureux elles me feront souffrir, et la plus petite commence à rendre son corps si grand que de la tête elle touche à la voûte d'un ciel qui était au-dessus, et me donne un tel coup de pied que je roule en un moment plus de six tours à l'entour du monde, ne me pouvant arrêter, d'autant plus que le plancher est si rond et si uni que je glisse toujours. À la fin, c'est une ornière que le chariot du Soleil avait excavée, qui m'arrête, et celui qui en panse les chevaux étant là auprès, m'aide à me relever, et me donne des enseignes comme il avait été de son vivant palefrenier de l'écurie du roi, ce qui me fait conjecturer qu'après la mort on reprend où l'on va l'office que l'on avait en Terre. Me rendant familier avec celui-ci, je le prie de me montrer

quelques singularités du lieu où nous sommes. Il me mène jusqu'à un grand bassin de cristal où je vois une certaine liqueur blanche comme savon. À ma demande il répond que c'est la matière des âmes des mortels. Une infinité de petits garçons ailés pas plus grands que le doigt volent au-dessus, et y ayant trempé un fétu s'en retournent je ne sais où. Mon conducteur m'apprend que ce sont des génies qui, avec leur chalumeau, vont souffler des âmes dans les matrices des femmes, tandis qu'elles dorment, dix-huit jours après qu'elles ont reçu la semence (et que tant plus ils prennent de matière, tant plus l'enfant qu'ils ont le soin de faire naître sera plein de jugement et de générosité), qui descendent aux vallées, harmattan humecté, baisent les herbes en la nuit de naissance, caressent les ombelles, orgues, effeuillent les graines, soupîrs, les emportent jusqu'aux plaines, l'alouette, courbent les moissons, les alizés, lissent les pelages des renards en la nuit agitée, ébouriffent les plumes des cailles, flûtes, rient les étangs, gémissements, font chanter les roseaux, haleines fragrantés, annoncent l'été en la nuit de mauvaise Lune, transportent les échos, hautbois, sifflent dans les interstices des granges, foehn, battent les portes en la nuit noire, soulèvent la balle de l'avoine, souffles capiteux, transmettent le pollen de bouleau en mimosa, agitent les fleurs de la vigne, balancent les mâts dans les foires, secouent la lessive sur les cordes, dressent les écharpes des noctambules, épanouissent leurs chevelures, inclinent les fumées, font vibrer les fils électriques,

chatouillent les écolières grelottantes, mélangent les papiers de l'instituteur qui se presse, attisent les cheminées des vieilles fermes, précipitent les déclarations des timides, prennent leurs distances, le Chinois entre au bistrot, tremble l'hiver effacer ruminer au printemps peindre délicieusement repeindre en rêvant à ce que nous imaginerons lundi, ce que vous imaginerez dont vous vous souviendrez sable, que vous penserez gueules écrirez pourpre lirez sinople dialoguez azur méditez au printemps effacerez le Chypriote tremble. La coiffe devient béret, l'œil droit cheveux raides et noirs, le nez pourpoint de damas, l'autre œil le font vert d'une salle. Villes avec dômes et flèches sur promontoires successifs battus par des raz de marée, séparées par de calmes baies et des rades resserrées avec ports et aéroports surmontés de phares et tours de contrôle, nuages. « Il va venir, ne vous inquiétez pas, il va sûrement venir. Vous l'amènerez voir ce Faust, et vous lui parlerez du sien. Vous partirez avec lui en voyage; je me charge de tous les frais. » Arrachements, bouquets d'échardes, haillons sous lesquels rampent des hordes souffreteuses dans les bidonvilles aux tôles écartelées, avec des flaques sous les robinets des fontaines et de grands terrains d'épandage parcourus de flammes et pillards, nuages. C'est le mois de juin, Pauline guérie revient à la foire avec Klaus. J'y flâne aussi. Filets séchant sur les quais où courent les chiens, virent les camions des cimentiers et les motos des gendarmes; les flotteurs mal peints s'amassent en bubons sur les cylindres des

cordages, et les poupes montent et descendent tandis que le bras d'un jeune marin nonchalant tâte l'eau, nuages. Le pivert-colibri : un filet encadre la plaque topaze qui enrichit sa gorge. Bien qu'il ne s'élève guère, il franchit d'assez grands intervalles de terres découvertes pour passer d'une forêt à l'autre. Lorsqu'il sent sa langue couverte de fourmis, il la retire pour les avaler. Desséché, il a la propriété de conserver les draps et autres étoffes de laine, et d'éloigner les teignes. Les marchands le suspendent à cet effet dans leurs magasins. Buffon rêve. Veines sur de longs membres qui s'attachent à des ventres et torsos qui se tordent en palpitant dans leurs nages parmi des algues et des chevelures autour de radeaux et d'îles rocheuses avec des pins tourmentés sur leurs échines, nuages. Il me semble que je rentre dans une demeure connue, celle d'un oncle maternel, peintre flamand, mort depuis plus d'un siècle. Les tableaux ébauchés sont suspendus çà et là; l'un d'eux représente la fée célèbre de ce rivage. Une vieille servante que j'appelle Marguerite et qu'il me semble connaître depuis l'enfance, me dit : « N'allez-vous pas vous mettre sur le lit? car vous venez de loin, et votre oncle rentrera tard; on vous réveillera pour souper. » Je m'étends sur un lit à colonnes drapé de perse à grandes fleurs rouges. Régates vues d'en dessous avec les voiles et les pavillons claquants devinés à travers la surface moirée de lune; des troupes de dauphins viennent flairer les quilles, se frotter aux gouvernails, écouter intrigués les cris, les rires et les claques des humains,

se rassemblent en conciles pour les interpréter, nuages. Je rencontre un ami qui a, je crois, plusieurs courses à faire, je lui dis que je l'accompagne et profiterai de la voiture pour faire une course personnelle. Nous prenons donc une voiture. Je considère comme un devoir d'offrir à la maîtresse d'une grande maison de prostitution un livre de moi qui vient de paraître. Frondaisons d'automne par-dessus les bassins moussus du parc rouvert pour une commémoration en costumes d'époque : perruques, houlettes, falbalas, robes à paniers, chaises à porteurs, éperons, tricornes et violes dans les grottes artificielles à peine débarrassées de leurs lierres, nuages. Je monte à tâtons, dans les ténèbres, suivant la spirale d'un escalier en pas de vis. Soudain, dans un jet de lumière bleuâtre, j'aperçois un homme, tout en longueur, debout, enveloppé d'une houppelande de ce vert spécial au parmesan, anisée, en guise de boutons, de grains roses, très serrée à la taille, s'évasant derrière le dos, formant un vertugadin filigrané d'une canetille métallique, peinte au minium. Rivages roulant les uns sur les autres, méandres à pirogues avec nids flottants, nénuphars, aigrettes, cygnes et spatules, chênes à grands lambeaux de lichens en allées vers les marches des péristyles où s'arrêtent les calèches d'où descendent les dames aidées par leurs domestiques noires à longues robes fleuries, nuages. . . . .

Mon conducteur m'apprend que ce sont des génies qui, avec leur chalumeau, vont souffler des âmes dans



les matrices des femmes, tandis qu'elles dorment, dix-huit jours après qu'elles ont reçu la semence. Je lui demande pourquoi les sentiments et les défauts des hommes sont tous divers, vu que leurs âmes sont toutes composées de même étoffe. « Sachez que cette matière-ci est faite des excréments de dieux qui ne s'accordent pas bien ensemble, de sorte que ce qui sort de leurs corps garde encore des inclinations à la guerre éternelle. Aussi voyez-vous que la liqueur de ce bassin est continuellement agitée, et ne fait que mousser et s'élever en bouillons, comme si on soufflait dedans. Les âmes étant épandues dans les membres des hommes sont encore plus en discord, parce que les organes d'un chacun sont différents, que l'un est plein de pituite, et l'autre a trop de bile, ou bien qu'il y a quelque autre cause de division d'humeurs. – Hé, à quoi tient-il que les hommes ne soient composés de telle sorte qu'ils puissent vivre en paix ensemble; mais à propos vous dites que les dieux n'y vivent pas seulement l'un avec l'autre. Vous avez menti, dis-je en lui baillant un soufflet, vous êtes un blasphémateur. » Ce rustre m'empoigne et me jette au fond du bassin où j'avale je pense plus de cinquante mille âmes, et je dois avoir maintenant bien de l'esprit et bien du courage. Cette boisson-là ne peut se comparer qu'au lait d'ânesse pour sa douceur, néanmoins ce n'est point une liqueur véritablement, c'est plutôt une certaine fumée épaisse. Je sors de là avec grande peine et ne trouve mes habits mouillés aucunement, car il me semble que je les ai, encore que je ne les

eusse point étant dans la cuve du lac. Ma curiosité n'étant pas encore assouvie, je passe plus outre pour voir quelque chose de nouveau. J'aperçois plusieurs personnages qui tirent une grosse corde à reposées, et suent à grosses gouttes tant leur travail est grand. Je demande à un homme habillé en ermite qui les regarde : « Qui sont ces gens-là, que font-ils ? » Je suis sous une pluie de presse. Dans mon miroir-lit de supplices, je capte l'approche d'un désert, oasis de calme et soulagement. Archipels entre lesquels se faufilent phoques et orques les poursuivant parmi les récifs et les navires dont les sirènes se répercutent sur les montagnes dont les sommets n'apparaissent que par intermittence comme des vedettes de la politique ou du sport, nuages. La coiffe devient béret, l'œil droit cheveux raides et noirs, le nez pourpoint de damas, l'autre œil le fond vert d'une salle. On met la Esmeralda dans son cercueil. Le Chinois salue la compagnie. Balafres sur dos qui frissonnent et rampent parmi d'autres dos et des nuques et hanches qui montent sur des reins et cuisses avec éruptions et avalanches de seins et fesses qui les caressent et de lèvres qui les baisent et de langues qui les lèchent et de sexes avec giclures de sperme, nuages. Je marche entre deux murs blancs qui arrivent jusqu'à la hauteur de mes yeux. Un peu l'impression de Pompéi, mais pas du tout la même lumière. Réseaux de fibrilles, menus canaux, filaments de pylône à pylône et de transformateur à central téléphonique avec les antennes et les radars qui tournent, et dans toutes les cases de



MICHEL BUTOR

## Mille et un plis

Pour cette dernière plongée, quatre grands classiques du récit de rêve viennent à la rescousse de l'explorateur. Il lui a fallu les transcrire comme un harpiste adapte pour son instrument quelque pièce écrite pour un autre. Avec le même souci de fidélité. Les éclats ou piétinements de ces grands rêveurs se mêlent et se démêlent, entre eux et avec les miens, pour que vous y mêliez les vôtres et les démêliez par eux. Cela forme des nuées d'histoires en gestation, des nuages parcourus d'innombrables oiseaux.

Pour ceux qui auraient lu les premiers volumes de cette série, celui-ci s'enrichira de mainte résonance. Pour ceux qui n'auraient pas lu les textes classiques, cette orchestration les colorera quand ils les découvriront dans leur instrumentation originelle. Quoi qu'il en puisse être, le livre est ouvert à tous ceux qui rêvent.



9 782070 704675



85-XI

A 70467

ISBN 2-07-070467-X

Extrait de la publication

89 FF tc